

LE RETOUR À LA SOURCE, LA TERRE, DANS L'ŒUVRE ET LA VIE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Michèle GOSLAR (Bruxelles)

Tout écrivain alimente son œuvre de son vécu. Marguerite Yourcenar ne fait pas exception à cette règle: elle s'en prenait à tel critique qui avait prétendu qu'elle en était absente, et avouait, dans les notes de composition de *L'Œuvre au Noir*, faisant l'inventaire de ses "sources": "Je laisse de côté tout ce qui est tirée (*sic*) de ma vie qui ne concerne que moi, mais la liste serait très longue, et encore sans doute les trois quarts m'échapperaient".^[1]

Elle a cependant fait mieux. En recherchant la valeur universelle de l'humain, elle a rencontré une autre source, l'Histoire, et ce qui, dans l'homme, signifie au-delà de son temps. On se souvient du recul imposé, par exemple, aux héros du *Coup de grâce* (dont Sophie représente évidemment Marguerite Yourcenar) en antidatant les faits de quelque vingt ans par rapport au moment de l'écriture et de leur vécu. La raison d'un tel recul paraît évidente: permettre une décantation de l'anecdotique pour toucher à l'essentiel.

Les *Mémoires d'Hadrien*, qui nous ramènent quelque deux mille ans en arrière, n'ont guère d'autre fonction: retrouver dans un exem-

[1] Partie non retenue par Yvon Bernier et non publiée des *Carnets de notes de L'Œuvre au Noir*, (Paris, NRF n° 452 et 453, septembre et octobre 1990) in *Notes de composition de L'Œuvre au Noir*, Houghton Library, Harvard, p. 74. Les citations d'inédits de Marguerite Yourcenar que nous faisons dans cette communication sont reproduites avec l'autorisation des exécuteurs littéraires de l'auteur. La publication de *Sources II* est imminente aux éditions Gallimard.

plaire d'humanité les lois d'un comportement qui échappe au temps et aux circonstances et vaut, dès lors, même pour le XX^e siècle.

Nous ne nous demanderons pas ici pourquoi Marguerite Yourcenar voulait à ce point échapper à l'anecdote. On peut toutefois affirmer sans grand risque d'erreur qu'il s'agit là d'un trait commun aux "grands" écrivains. Incapable de n'être qu'un témoin de son temps, l'auteur a recherché dans l'éloignement temporel et historique les ingrédients d'une littérature qui voulait parler d'abord de l'homme universel et intemporel. On peut déceler là une étape "humaniste" dans sa réflexion: étape où l'homme apparaît comme le centre de l'univers ou plutôt comme l'angle de visée du monde.

Jusqu'ici, la démarche n'a rien d'exceptionnel. On la rencontre chez nombre d'écrivains d'envergure dont le but est d'écrire "au-dessus de la mêlée". L'histoire et l'universel restent une source d'inspiration assez fréquente, mais là où Marguerite Yourcenar se distinguera, c'est en se distanciant de l'Histoire elle-même pour rejoindre une ère géologique où l'homme lui-même – et *a fortiori* l'individu – perdra ce statut central pour devenir un élément parmi d'autres dans l'univers.

C'est en 1942, lorsqu'elle découvre les côtes du Maine et l'Île des Monts-Déserts où elle allait se fixer dès 1950, qu'elle situe ce passage. Les côtes abruptes d'Acadia Park et l'océan Atlantique, résultant de fontes glacières de plus de quinze mille ans, avaient, sans doute, de quoi séduire une femme à la recherche de l'essence du Tout. C'est là, au bout des Amériques, sur une île pas plus grande qu'un minuscule point sur la carte du globe, que la rencontre avec les éléments premiers eut lieu. Même si ses livres n'en rendent pas encore beaucoup compte, Marguerite Yourcenar a déjà fait le pas: elle est passée de "l'archéologie à la géologie, de la méditation sur l'homme à la méditation sur la terre". "C'est, ajoutait-elle, à partir de cette époque et par l'effet d'une ascèse qui se poursuit encore", – le texte date de 1970 – "qu'au prestige des paysages portant la trace du passé humain, naguère si intensément aimée, vint peu à peu se substituer pour moi celui des lieux, de plus en plus rares, peu marqués encore par l'atroce aventure humaine"[2].

[2] Voir la préface de *La Petite Sirène*, in *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 1971, p. 146 (datée du 30 mai 1970).

À cet égard, son texte sur le château de Chenonceau [3] reflète la hiérarchisation de ses inquiétudes et l'itinéraire de sa réflexion: des intrigues humaines à l'intérieur de la bâtisse, on s'éloigne vers les oiseaux peuplant les arbres aux alentours, pour passer aux bêtes de la forêt, ensuite à "la grande race" des arbres eux-mêmes et, finalement, dépassant et oubliant l'humain, on aboutit à l'eau "plus ancienne et plus neuve que toutes les formes, et qui depuis des siècles lave les défroques de l'histoire"[4]. On perçoit la nouvelle dimension acquise ici: les faits et l'histoire recadrés et comme regardés par les éléments éternels, et ainsi ramenés à leur réelle mesure: le temps, le très court temps, des hommes.

Souvenirs pieux paraît, dès lors, une œuvre pivot: la dimension historique y est confrontée à la dimension planétaire. Alors qu'on croirait être revenu au roman historique – l'histoire d'une famille (la sienne) de la Belle Époque –, les individus se noient dans un univers bien plus vaste qu'eux, dans une autre histoire qui se jauge, non en années, mais en centaines, en milliers, voire en millions d'années. Y racontant sa naissance, Marguerite Yourcenar voit, dans l'angelot d'ivoire qui pend au-dessus de son berceau, "l'éléphant – cette grande masse de vie intelligente, issue d'une dynastie qui remonte au moins jusqu'au début du Pléistocène – tué dans la forêt congolaise"[5]. Le lait bu avidement par le bébé évoque la vache – "symbole animal de la terre féconde" – mourant "d'une mort presque toujours atroce"[6] comme elle la vit, en Grèce, dans les années trente, "poussée en plein soleil, le long d'une route, par des hommes qui la piquent de leurs longs aiguillons, la malmenent si elle est rétive..."[7] Parallèlement, on constate la compassion pour les humains défavorisés, démunis ou marginalisés comme ces

[3] "Ah, mon beau château", in *Sous bénéfice d'inventaire*, Paris, Gallimard, 1962, p. 56 sq.

[4] *Ibid.*, p. 115.

[5] *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, Folio, 1981 (© 1974), p. 34.

[6] *Ibid.*, p. 36.

[7] *Idem.*

dentellières de Lille, “espèces de Parques” qui, parfois, laissent leurs yeux dans ce travail matinal qui s’ajoute aux “fatigantes besognes de la journée”^[8]. Lors de la sortie du livre, elle fera une déclaration qui concernera surtout le bilan planétaire et humain et le gâchis dans lequel se trouvent la civilisation et la nature^[9]. Son œuvre devient, à ce moment, franchement revendicative et elle considère que le message est essentiel: “Si le passage de *Souvenirs pieux* sur les éléphants massacrés”, confiera-t-elle quelques années plus tard à Matthieu Galey, “a découragé un seul riche désœuvré d’aller tuer un éléphant en Afrique, ou une seule femme d’acheter une babiole en ivoire, je me croirai justifiée d’avoir écrit *Souvenirs pieux*.”^[10] “Ceux qui sauront qu’on ne détruit pas la beauté du monde sans détruire aussi la santé du monde, écrit-elle encore dans le même livre, ne sont pas encore nés”^[11]. Et, reculant encore les bornes de sa vision, dès les premières pages du livre suivant, *Archives du Nord*, elle nous force à contempler un monde vierge de l’humain, où l’allégresse animale appartient “à un monde plus pur et plus divin que celui où les hommes font souffrir les hommes”^[12].

C’est, en effet, dans *Archives du Nord*, rédigé à partir de 1975, que ce retour à la Terre trouve sa véritable expression et que se dévoile cette vision extraordinaire d’un monde qui n’appartient pas encore à l’humain: [...] “tournons avec la terre qui roule comme toujours inconsciente d’elle-même, belle planète au ciel. Le soleil chauffe la mince croûte vivante, fait éclater les bourgeons et fermenter les charognes, tire du sol une buée qu’ensuite il dissipe. Puis, de grands bancs de brume estompent les couleurs, étouffent les bruits, recouvrent les plaines terrestres et les houles de la mer d’une seule et épaisse nappe grise. La pluie leur succède, résonnant sur des milliards de feuilles, bue par la terre, sucée par les racines;

[8] *Ibid.*, p. 35.

[9] Repris dans *La Nouvelle Revue des Deux Mondes*, 7 juillet 1974, p. 137-138.

[10] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, coll. “Le livre de poche”, 1980, p. 233.

[11] *Souvenirs pieux*, *op.cit.*, p. 301.

[12] *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, Folio, 1983, p. 19.

le vent ploie les jeunes arbres, abat les vieux fûts, balaie tout d'une immense rumeur. Enfin, s'établissant de nouveau, le silence, l'immobile neige sans autre trace sur son étendue que celle des sabots, des pattes ou des griffes, ou que les étoiles qu'y gravent en s'y posant les oiseaux"^[13].

L'homme, qu'on pourrait imaginer généreux pour la Terre, inventif et harmonieux à l'égard de l'astre qui l'accueille, perd son statut privilégié de centre de l'univers pour acquérir celui moins enviable de dominateur et d'apprenti-sorcier. Marguerite Yourcenar le nomme: *prédateur-roi, bûcheron des bêtes, assassin des arbres, trappeur, traqueur, homme-loup, homme-renard, homme-castor...* L'homme émerge de cet Éden avec "son don redoutable d'aller plus avant dans le bien et dans le mal que le reste des espèces vivantes connues"; l'homme, précise Marguerite Yourcenar, "avec son horrible et sublime faculté de choix"^[14]. Tout en restituant à l'humain et à l'animal comparés à l'Univers qui les porte, leurs dimensions essentielles, Marguerite Yourcenar doit bien faire du "ver nu" le grand accusé: c'est lui qui a gaspillé les ressources naturelles, pollué les océans, détruit les forêts, tué les espèces animales et végétales. La Terre ainsi contemplée sans l'humain accuse celui-ci d'avoir fait d'elle une plaie purulente. C'est ce que Marguerite Yourcenar répétera inlassablement jusqu'à sa mort: l'homme est incapable de vivre harmonieusement sur la terre, l'homme a assassiné la nature, il a détruit la planète. Désormais, elle va en faire un sujet de littérature car "c'est la fonction du romancier d'inciter à repenser"^[15].

Certains prétendront que le thème était à la mode dans les années soixante-dix. Il faut relire toute l'œuvre de Marguerite Yourcenar pour se rendre compte que cette préoccupation est présente chez elle depuis ses premiers textes et va s'amplifiant jusqu'à sa dernière conférence écrite deux mois et demi avant sa mort et qui s'intitulait *Si nous voulons encore sauver la terre*. C'était à Laval, le 30 septembre 1987. Elle y déclarait: "Des forêts canadiennes à la cam-

[13] *Archives du Nord*, op cit., p. 19-20.

[14] *Ibid.*, p. 21.

[15] In Patrick de Rosbo, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1980 (©1972), p. 86, note.

pagne allemande ou française, de l'Inde au Sénégal, du Maroc à la Chine, partout nous retrouvons cette immense marche en avant des déserts, cette disparition du village en faveur de villes qui n'élimine pas, pas pour longtemps du moins, certains problèmes typiques des villages, comme la rareté ou la pollution de l'eau, qui multiplie les effets d'une société de consommation qui est en fait une société de gâchage, et aboutit non seulement à une détérioration de la situation psychologique et sociale de l'homme, mais encore à une détérioration de la Terre"^[16].

On retrouve cette angoisse, comme un leitmotiv, dans la plupart de ses œuvres: dès ses premiers poèmes d'adolescente, *Les Dieux ne sont pas morts*, de 1922, elle évoque "les sauvages fleurs que je ne cueille pas"^[17]. Et si dans les premières œuvres le souci de la terre apparaît peu exprimé, au cours du temps, il deviendra de plus en plus présent et revendicatif. Les thèmes vont se diversifier et à la compassion pour l'animal qui souffre vont s'ajouter l'inquiétude pour l'état de la terre polluée par l'industrie et le progrès, la dénonciation du gaspillage de notre *société du gâchage*, la détérioration des sites, le pullulement des humains et, finalement, un état du monde jugé catastrophique.

C'est surtout avec *Mémoires d'Hadrien* (rédigé entre 1949 et 1951) que la sensibilité aux violences pratiquées sur l'homme et sur la bête trouve son expression indignée cherchant à troubler la quiétude du lecteur. La mort de l'homme y est sans cesse comparée à celle, toujours brutale, de l'animal et ce dernier agonise avec "une majesté plus qu'humaine"^[18]. On sent, à travers ces comparaisons de plus en plus fréquentes, une volonté d'assimiler les deux espèces et d'habituer le lecteur à considérer, dans l'animal, le frère. Persuadée que "l'ignorance, l'indifférence, la cruauté [...] ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes"^[19], elle cherche à émouvoir sur les bêtes dans

[16] "Si nous voulons encore sauver la terre", in Nicole Duplé, *Le droit à la qualité de l'environnement: un droit en devenir, un droit à définir*, Québec, éd. Québec-Amérique, 1988, p. 27.

[17] Sansot, 1922, p. 67.

[18] *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, Folio, 1974 (© Plon, 1951), p. 205.

[19] *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, p. 156.

l'espoir d'amener un changement d'attitude à l'égard de l'humain. On n'aurait pas, pense-t-elle, entassé des victimes de dictatures dans des wagons plombés si on n'avait pas pris l'habitude de fourgons de bêtes menées à l'abattoir... Certains penseront que c'est, au contraire, la cruauté exercée sur les hommes qui pousse ceux-ci à se venger sur l'animal plus faible. Peu importe le sens du processus, l'essentiel est de voir que le sort des deux espèces est lié et que la violence est plus intolérable encore lorsqu'elle s'exerce sur qui ne peut se défendre. "Tuer, écrira-t-elle au sujet de l'arbre qu'on abat, ce qui ne peut pas fuir"[20].

Ici, il s'agit de l'arbre abattu. Là, d'un oiseau: "Après tout, cet oiseau était peut-être un ange?" [21]. Là encore, des bêtes qui terminent leur existence à l'abattoir: "Qui sait, répète-t-elle après l'Ecclésiaste, si l'âme des bêtes va en bas?"[22]. Partout s'affirme cette conviction: "la même force qui pense dans l'homme, rampe dans le ver de terre, vole dans l'oiseau ou végète dans la plante"[23]. La citation date de 1927... Elle prouvait déjà une extension de ses préoccupations des règnes humain et animal au règne végétal.

Dans *L'Œuvre au Noir*, – nous sommes entre 1959 et 1965 – Marguerite Yourcenar décrivait un Zénon qui se détourne du Dieu invisible pour se rapprocher du "seul Dieu visible: le globe igné"[24]. Cette volonté de retourner à la géologie, à la Terre en tant que source de Vie, n'est guère naïve. Il ne s'agit pas que d'un globe obéissant à des lois internes et cachées. Il s'agit aussi de quelque chose qui nous dépasse, parce qu'il a vécu bien avant nous et devra nous survivre sans doute une éternité. La Terre ici, c'est le Tout dont chaque être représente à la fois une infime parcelle, un bref moment et un microcosme. Comme de la comparaison avec l'animal, l'homme devrait sortir grandi de cette confrontation avec la source de Tout: tout homme, si insignifiant parût-il, si idiot fût-il, si pauvre

[20] "Ecrit dans un jardin", (1980), in *Le Temps, ce grand sculpteur*, op. cit., p. 211.

[21] *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 40.

[22] Texte du même titre, in *Le Temps, ce grand sculpteur*, op. cit., p. 147 sq.

[23] *En Pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, p. 82.

[24] *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, Folio, 1986 (©1968), p. 337.

ou démuni, réacquiert de fait son statut d'unicité. Tout être et tous les êtres redeviennent ainsi des exemplaires uniques qui, en tant que tels, méritent le respect. Le revers de cette conception est de constater le peu que représente l'homme dans l'éternité de l'Univers et d'attacher, dès lors, moins d'importance à l'expérience personnelle qu'est sa propre vie. De la conception humaniste de l'homme on est passé à une conception romantique qui doit sans doute beaucoup à l'influence des philosophies orientales: l'homme devient un être minuscule perdu et écrasé par l'univers qui le domine, même s'il a pouvoir de le détruire.

Mais ce romantisme se distingue nettement de celui du XIX^e siècle par une différence essentielle: si la nature reste ici animée, elle n'est jamais effrayante et son aspect vivant a des accents plutôt sartriens. Il s'agit pour Marguerite Yourcenar d'évoquer, sous les instruments et les outils de l'homme, la nature spoliée et violentée par celui qui ne la considère que comme source inépuisable de matières premières:

Cet escabeau, mesuré sur la distance qui sépare du sol le cul d'un homme assis, cette table qui sert à écrire ou à manger, cette porte qui ouvre un cube d'air entouré de cloisons sur un cube d'air voisin, perdaient ces raisons d'être qu'un artisan leur avait données pour n'être plus que des troncs ou des branches écorchées comme des saints Barthélémy de tableaux d'église, chargés de feuilles spectrales et d'oiseaux invisibles, grinçant encore de tempêtes depuis longtemps calmées, et où le rabot avait laissé çà et là le grumeau de la sève. Cette couverture et cette défroque pendue à un clou sentaient le suint, le lait et le sang. Ces chaussures qui bâillaient au bord du lit avaient bougé au souffle d'un bœuf étendu sur l'herbe, et un porc saigné à blanc piaillait dans la graisse dont le savetier les avait enduites. La mort violente était partout, comme dans une boucherie ou dans un enclos patibulaire. Une oie égorgée criaillait dans la plume qui allait servir à tracer sur de vieux chiffons des idées qu'on croyait dignes de durer toujours. Tout était autre: cette chemise [...] était un champ de lin plus bleu que le ciel, et aussi un tas de fibres rouissant au fond d'un canal^[25].

Il serait impossible de tout citer durant le temps qui nous est imparti pour prouver que Marguerite Yourcenar s'est préoccupée sa

[25] *L'Œuvre au Noir*, op. cit., p. 235. Et l'on songe inévitablement aussi à Rimbaud.

vie durant des espèces jugées par d'autres infra-humaines. Le Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar a publié en 1990 un bulletin sur son engagement écologique, lequel réunit quelque quatre-vingt-cinq pages de pures citations à ce sujet...

Il est évident que de la Nature ou de l'Homme, ce sera, en final, la Nature qui l'emportera. Il faut considérer *Un homme obscur*, qu'elle disait elle-même être son testament littéraire, comme l'œuvre où l'homme retrouve enfin la nature, s'unit à elle dans la mort, en une union presque charnelle et quasi mystique. Homme obscur, homme nu, homme qu'elle aurait voulu presque inculte, Nathanaël traverse les passions humaines comme il a traversé le corps de sa mère, dans l'indifférence. Il se dirige aussi fermement que Zénon vers l'unique but de la vie: cette mort dans un creux sablonneux des Frises hollandaises, sous les nuages et dans le vent du Nord, parmi les argousiers et les oiseaux, avec le bruit de la mer, tout à côté, qui dure depuis le commencement du monde.

Propos de littéraire, dira-t-on? Non pas. Plutôt constatation amère, douloureuse sûrement, de la vacuité de l'existence dont le seul bonheur consiste à la quitter pour rejoindre la terre et le Tout. Marguerite Yourcenar a parlé elle-même de douleur lorsqu'il s'est agi pour elle de s'intéresser à la terre plutôt qu'aux humains. Cela signifie que ce passage impliquait un choix et un renoncement. Le choix fut celui de se rapprocher de l'eau, de la roche et des bêtes. Elle renonçait en même temps aux attaches des hommes, et surtout aux attaches charnelles. Zénon déjà restait indifférent aux rencontres de la chair. Nathanaël, lui, ne s'attachera jamais. Dans un texte non daté de *Sources II*, mais qu'on peut situer avant 1970, Marguerite Yourcenar a écrit ceci: "Si j'avais un conseil à donner à un être jeune et dont je respecterais l'intelligence, l'ardeur ou le courage, je lui dirais: «Ne t'attache pas. Ne t'attache jamais. Tu ne rencontreras dans ta vie que trop de servitudes pour t'en forger librement, et au hasard, et sans savoir où te mènera l'engagement pris. Pour le bien d'autrui

comme pour le tien, ne t'attache pas»^[26]. A-t-elle alors remplacé l'amitié des hommes par celle des bêtes, des plantes et même des pierres? On reste étonné face à ce qu'elle confie à Matthieu Galey: "[...] qui s'est adossé à un rocher pour se protéger du vent, qui s'est assis sur un rocher chauffé par le soleil, en y posant les mains pour essayer de capter ces obscures vibrations que nos sens ne perçoivent pas, a bien de la peine à ne pas croire obscurément à l'amitié des pierres"^[27]. Du règne végétal, on est, insensiblement, passé au règne minéral. Et comment comprendre le message qu'elle fit graver sur sa pierre tombale ("Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie"^[28]) si ce n'est en l'interprétant comme un vœu de capacité à aimer tous les êtres indifféremment et également, tous les êtres vivants, incluant ceux inanimés du règne minéral?

Ce vœu, Marguerite Yourcenar ne s'est pas contentée de l'énoncer, elle a aussi tenté des réponses aux problèmes posés par les déprédations de l'homme à la nature: préconisation d'un nouveau type d'éducation, sensibilisation des adultes, gestes quotidiens, soutien matériel à plus d'une centaine d'associations, interventions auprès de responsables politiques, et, surtout, legs, par testament, de tous ses biens, gérés actuellement par un trust, à des organismes qui luttent pour la conservation de la nature et des espèces animales. Il s'agit de la Nature Conservancy of the pine tree state, du World Wildlife Fund, de la Fondation Marguerite Yourcenar de Bailleul et de la Réserve naturelle du Zwin, en Belgique^[29].

Dans ce même cahier *Sources II* que nous avons déjà évoqué, quelques textes intitulés *Haines, Souhairs, Projets, Pensées et préceptes* constituent une sorte de testament moral et éthique. Le second décrit le monde dans lequel Marguerite Yourcenar aurait

[26] *Sources II, Pensées et préceptes*, Houghton Library.

[27] *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 302.

[28] *L'Œuvre au Noir*, op. cit., p. 19.

[29] Voir, à ce propos, *Marguerite Yourcenar et l'écologie*, Bulletin n° 2, Cidmy, 1990, p. 87-96.

souhaité vivre. Elle l'avait lu partiellement à la télévision canadienne en 1981 pour clôturer un "propos" entièrement consacré à *L'écologie*^[30]. Je vous laisse écouter en guise de conclusion à cette intervention ces souhaits qui diront mieux que moi le monde tel que Marguerite Yourcenar rêvait de le vivre:

Je souhaiterais vivre dans un monde

- sans bruits artificiels et inutiles
- sans vitesse, et où la notion même de vitesse serait méprisée ou détestée, les transports rapides étant réservés aux membres de professions indispensables, ou à certains cas graves.
- Un monde sans effusion de sang humain ou animal, et où tout meurtre serait considéré comme un crime répugnant entraînant des sanctions pratiques et des purifications morales. L'homme taché de sang automatiquement écarté comme sale, égaré et insensé.
- Un monde où la sexualité sous toutes ses formes serait tenue pour sacrée, quoique pas nécessairement située au plus haut degré du sacré.
- Un monde où il serait honteux et illégal d'avoir plus de trois enfants.
- Un monde où la population du globe, par des pratiques sexuelles raisonnables, se serait ramenée et se maintiendrait au dessous du milliard d'habitants.
- Un monde où les deux notions de volupté et de chasteté seraient situées infiniment plus haut qu'elles ne le sont aujourd'hui.
- Un monde qui aurait à peu près éliminé la jalousie.
- Un monde où la prostitution ne serait plus que rituelle.
- Un monde sans plaisanteries égrillardes, sans réticences hypocrites, sans scatologie, sans sotte exaltation autour de l'amour ou de ce qui passe communément comme tel.
- Un monde sans mode – ou dont la mode ne consisterait qu'en imperceptibles nuances lentement changées.

[30] "Souhaits", in *Sources II*, inédit, lu, avec quelques modifications, par Marguerite Yourcenar dans *Propos et confidences*, TV Canada, 1981. Ces émissions comportent quatre parties intitulées "Le Paradoxe de l'écrivain", "L'écologie", "La mythologie les animaux dans le folklore chrétien", et "La condition féminine". (Textes et cassettes disponibles au Cidmy). Le présent texte est repris à "Souhaits", *Sources II*, Houghton Library.

- Un monde où une femme trop visiblement bien vêtue ferait sourire.
 - Un monde où les plus pauvres auraient accès à la vraie laine, à la vraie soie, aux vêtements les plus commodes et aux couleurs les plus harmonieuses. (Pas d'étoffes artificielles, pas de colorants chimiques instables et laids).
 - Un monde où jeter un vêtement usé, un plat ébréché, serait un geste rituel accompli seulement avec hésitation et regret.
 - Un monde qui placerait très haut l'idée de *renouveau* et qui mépriserait la notion de *nouveauté*.
 - Un monde sans musiques diffusées, mais qui rendrait à tous la danse et le chant.
-